

**Reconnaissance de soi et rapport au temps dans l'entretien
sociologique auprès de femmes de plus de cinquante ans.
Temps d'arrêt sur une image identitaire**
**Self-recognition and time frames in sociological interviews
with women over 50. One moment in time of an identity**

Catherine Cicchelli-Pugeault

Numéro 54, automne 2005

Temporalités. Le temps : un enjeu social et politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/012858ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/012858ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (imprimé)

1703-9665 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cicchelli-Pugeault, C. (2005). Reconnaissance de soi et rapport au temps dans l'entretien sociologique auprès de femmes de plus de cinquante ans. Temps d'arrêt sur une image identitaire. *Lien social et Politiques*, (54), 39–48. <https://doi.org/10.7202/012858ar>

Résumé de l'article

L'entretien sociologique organise les formes de l'expression identitaire, en plaçant l'enquêté narrant son histoire face à un interlocuteur qui occupe une position de tiers significatif. À l'appui d'entretiens réalisés auprès de femmes âgées de plus de cinquante ans, cet article questionne le statut de la parole recueillie en sondant les modalités de l'identification et de la reconnaissance de soi dans le cadre contraignant du protocole sociologique. Il met en évidence la complexité des discours, soumis aux normes temporelles socialement admises, mais aussi informés par une mémoire sélective et par le corps qui, à son tour, saisit le vif de l'identité. S'identifier revient à désigner, avec gêne ou aisance, les accomplissements de sa vie, en conformité ou non avec les injonctions sociales. Le récit produit une image identitaire instable, d'un soi à temporalité variable, défiant le sociologue dans sa pratique interprétative.

Reconnaissance de soi et rapport au temps dans l'entretien sociologique auprès de femmes de plus de cinquante ans. Temps d'arrêt sur une image identitaire

Catherine Cichelli-Pugeault

Temps sociaux et temps individuels sont désormais couramment déconstruits par les sciences sociales, qui distinguent différents temps: physiologique, domestique, parental, éducatif, professionnel, personnel, etc. Dans cette perspective, le concept de temporalités a l'ambition de saisir la concurrence des temps dans ses aspects dynamiques (Pronovost, 1996). Cet article participe de ces interrogations autour d'une double question. Comment interprète-t-on son passé sous la pression d'un enquêteur et quels rapports au temps s'expriment à cette occasion? Pour esquisser des réponses, on s'appuie sur une enquête qualitative sur le retour sur soi de femmes de plus de 50 ans¹. La plupart d'entre elles sont issues du baby-boom. Elles avaient une vingtaine d'années dans les années 1970. Leurs générations ont été plus longuement scolarisées que celles de leurs propres mères (Blöss et Frickey,

1996) et elles ont massivement investi le marché du travail (Battagliola, 2000; Maruani, 2000). Les femmes rencontrées jugent aussi leurs trajectoires à l'aune de la «révolution maternelle» (Knibiehler, 1997) et des mutations des rapports entre le féminin et le masculin (Ferrand, 2004). L'analyse des entretiens montre que les représentations qu'elles construisent d'elles-mêmes et de leur place sociale engagent des processus d'identification et de reconnaissance de soi cadrés par le protocole d'enquête sociologique et normés par de multiples injonctions sociales. Cet article explore quelques aspects liés à cette double contrainte. On montrera plus particulièrement comment la présentation de soi est informée par le rapport social spécifique que structure la relation d'enquête. Le contexte d'entretien définit en effet les marges de ce que l'on nommera l'expression identitaire, tout comme il produit l'incontournable flou

réflexif recelé par la parole recueillie et défiant le sociologue dans sa pratique interprétative. Dans le cadre de cette enquête, l'analyse se doit de prendre en considération d'autres difficultés et aspects spécifiques. En effet, s'identifier à l'appui de la remémoration du passé dépend également des conditions de possibilité de la mobilisation des souvenirs. Et cette action implique régulièrement la référence au corps, grand médiateur des expériences identitaires. Au sociologue ensuite de ne pas être dupe d'autres formes discursives, fortement étayées par la définition légitime du rapport au temps. Alors, il peut se concentrer sur le message central livré par les femmes enquêtées: s'identifier revient à démontrer à l'interlocuteur ce que l'on a l'impression d'avoir été capable de faire dans sa vie, en jouant ou non la carte du conformisme social, avec gêne ou aisance.

Reconnaissance de soi et rapport au temps dans l'entretien sociologique auprès de femmes de plus de cinquante ans. Temps d'arrêt sur une image identitaire

L'enquêteur : un autrui significatif particulier auquel narrer son histoire

Dans la société contemporaine s'expriment de fortes demandes de reconnaissance identitaire. La reconnaissance de soi requiert néanmoins, «à chaque étape, l'aide d'autrui» (Ricoeur, 2004 : 109) et elle suppose des échanges verbaux. Le sociologue peut établir ici un parallèle avec sa pratique qui n'est, faut-il le souligner, pas visée par les écrits de Ricoeur. En entretien, l'usage du pronom «je» se produit bien dans une situation «d'interlocution où la réflexivité se compose avec de l'altérité : la parole prononcée par l'un est une parole adressée à l'autre» (Ricoeur, *ibid.* : 146). Le sociologue qui fait face à la personne interviewée occupe en ce sens une position d'autrui significatif, certes un peu particulière : il n'est pas un proche, mais en tant que tiers, sa présence accompagne et organise le retour réflexif à l'appui du guidage d'entretien. L'enquêteur se meut ainsi en témoin actif et le cadre d'enquête organise le déploiement de formes de reconnaissance dont un enjeu est la mise à l'épreuve du sentiment identitaire de la personne dont les propos sont recueillis. Dans notre

enquête, la reconnaissance gagnée dans l'entretien l'est en effet principalement par la femme qui se raconte, elle ne se confond pas avec une reconnaissance mutuelle dont bénéficierait effectivement chaque partenaire de la relation d'enquête. La relation d'entretien crée clairement les conditions d'un rapport social sans symétrie. L'entretien présente un caractère dialogique, il signifie l'intérêt de la parole d'autrui, la marque du sceau d'une forme de reconnaissance médiatisée par l'enquêteur, mais demeurant centrée sur l'enquêté et limitée au rôle que l'exercice sociologique assigne à chaque partenaire. Demande instrumentale de l'enquêteur et demande de reconnaissance de l'enquêté se croisent ainsi dans la relation d'entretien (Schwartz, 1990) et débouchent parfois sur des interpellations dont le sociologue se passerait, comme dans le cas de Ginette, 51 ans, mariée avec enfants, surveillante à temps partiel dans un collège qui, alors qu'en fin d'entretien l'enquêteur, un étudiant qu'elle assimile à un jeune, lui demande si elle souhaite ajouter quelque chose, lui répond par une question : «entre nous, je voudrais savoir si tu ne penses pas qu'on est trop vieux pour se lancer dans les projets qu'on a là».

Source potentielle de reconnaissance, l'entretien est porteur de vérité, mais d'une vérité indissociable d'un moment du parcours biographique et d'une étape dans les tentatives pour produire du sens autour d'un récit de vie plus ou moins détaillé et ordonné symboliquement (Strauss, 1992)². Raconter son passé incite de fait à produire un récit réflexif au sein duquel «l'identité personnelle, considérée dans la durée, peut être définie comme identité narrative, à la croisée de la cohérence que confère la mise

en intrigue et de la discordance suscitée par les péripéties de l'histoire racontée» (Ricoeur, *ibid.* : 153). Le récit se doit d'apparaître relativement cohérent, mais il conserve une dimension bricolée du fait de l'hétérogénéité des éléments qu'il intègre. Mais ce n'est pas tout. Le dialogue ne favorise pas la seule reconnaissance de ce que Ricoeur nomme l'*idem*, autrement dit la reconnaissance de son identité propre, de l'immutabilité de l'identité biologique ou de l'identité du caractère. Il ne soutient pas seulement la réidentification de soi. La narration soutient à son tour et de manière inédite la réflexivité du *self* ou encore «l'identité mobile de l'*ipse*, du soi, considéré dans sa condition historique» (*ibid.*). Si l'analyse de Ricoeur est précieuse pour le sociologue, c'est qu'elle rappelle que les propos enregistrés forment des narrations, des «variations imaginatives à la faveur desquelles les transformations du personnage tendent à rendre problématique l'identification du même» (*ibid.* : 154) par le locuteur lui-même, a fortiori par son interlocuteur. Il y a bien du récit derrière les arrêts sur images identitaires produits dans l'entretien. Dès lors, au nom de quelle puissance l'enquêteur pourrait-il prétendre déchiffrer l'identité mise en scène devant lui, à son intention ? Pour contourner au moins partiellement cette difficulté, il faut devenir sensible à une question. Quelle orientation la femme qui se raconte dans le temps donne-t-elle à son discours ? De quoi cherche-t-elle à convaincre l'enquêteur, sachant que «l'illusion biographique» s'imisce inévitablement dans les énoncés de la locutrice et, aussi, dans les intentions de l'enquêteur (Bourdieu, 1986) ?

«Maintenant je me souviens...»

Dans *Les nuits difficiles*, Dino Buzzati imagine un homme dont la trajectoire sociale ascendante se lit dans l'acquisition d'une somptueuse villa. Le sentiment de réussite de Kazzira est néanmoins bientôt entamé par la perception d'un manutentionnaire sortant des caisses de son domicile, les chargeant sur un camion, prenant la route avant de s'arrêter pour jeter son chargement dans un ravin déjà rempli de milliers de caisses. Kazzira le suit et lui demande ce qui se trouve dans ces caisses.

Les journées que tu as perdues [...].
Regarde-les, intactes, encore pleines.

Sans répondre, Kazzira s'approche des caisses et en ouvre trois. Dans la première, il retrouve sa fiancée qu'il a laissée s'éloigner. Dans la seconde son frère malade, qui l'attend mais auquel il ne rend pas visite pour cause de voyage d'affaires. Dans la troisième, son fidèle chien l'attend, dans la maison encore misérable qu'il habita un temps et qu'il a désertée. Brusquement torturé par la mauvaise conscience, Kazzira conserve encore un moment l'illusion que sa réussite sociale lui permettra de se racheter.

Écoutez-moi. Laissez-moi emporter au moins ces trois journées [...] Je suis riche. Je vous donnerai tout ce que vous voulez.

Mais, «immobile comme un justicier», le manutentionnaire fait comprendre d'un geste à son interlocuteur que son souhait est vain, comme pour lui signifier que l'on ne revient pas sur ses choix.

La réaction du personnage imaginé par l'écrivain italien illustre les effets potentiels de la confrontation entre un homme et son passé. Il est

impossible de remonter le cours du temps et le passé est reconstruit et déformé (Halbwachs, 1994), chacun combinant ses souvenirs actualisés dans un double jeu de validation et de mise à distance. Pour le dire avec Ricoeur, «maintenant je me souviens» (2004, *ibid.*: 165): le souvenir est indissociable du moment de son effectuation et, dans ce retour sur soi, l'oubli lui-même fait partie du sens de la mémoire. Sur ce point, les travaux de Koselleck (1990) sur la temporalité historique livrent une définition intéressante de l'expérience: c'est «le passé actuel, dont les événements ont été intégrés et peuvent être remémorés».

Le discours tenu par Monique rend compte de certains de ces aspects. Cette femme de 52 ans travaille à temps partiel dans les services administratifs d'un collège public, elle est mariée depuis près de 30 ans. Elle a cessé de travailler lors de sa grossesse puis a repris un emploi à mi-temps quand sa fille a été scolarisée. Différents éléments de l'entretien laissent penser que ce comportement n'était pas pleinement choisi à l'époque. Mais rétrospectivement, Monique peut affirmer: «Je suis contente et même fière de ne pas avoir privilégié ma vie active ou professionnelle au détriment de ma vie privée. Je ne m'en rendais pas compte quand j'étais jeune, mais par chance maintenant je dis ouf. Ça fait des regrets en moins». La conscience que l'on peut avoir de son passé («quand j'étais jeune») est relative («je ne m'en rendais pas compte») et jugée dans le présent («maintenant»). Prendre acte de cette proposition conduit à soumettre à questions les énoncés produits par les femmes interviewées. Qui parle, qui agit, qui se raconte, qui est capable d'imputation et se meut en

comptable de ses actes, de ses mérites et défaillances, ici et maintenant, dans le cadre d'un entretien sociologique? Ces attitudes varient, on le sait, en fonction de la position dans le cycle de vie, en fonction de la génération (Attias-Donfut, 1988), en fonction du milieu social (Coenen-Huther, 1994), en fonction du rapport au temps valorisé dans une société elle-même mobile (Yonnet, 1999)... Comme on va le voir, elles dépendent aussi du rapport que l'on entretient avec son corps, médiateur incontournable de l'expérience du temps.

Quand le corps saisit le vif de l'identité

Le rapport au souvenir et plus largement au temps est médiatisé par le corps personnel et son vécu, mais aussi parfois par le corps d'autrui et par procuration, aspect plus méconnu. Si le corps suinte l'identité, c'est que «le temps qui d'habitude n'est pas visible, pour le devenir cherche des corps» avance Ricoeur (*ibid.*: 102), à l'appui entre autres de marques physiques. Avocate de 52 ans mariée à un avocat, mère de deux enfants de 19 et 23 ans, Alice soutient dans cette lignée d'arguments que ce qui demeure vif dans son esprit, ce ne sont pas les «dossiers marquants» de sa vie d'avocate mais, la mort de son père exceptée, des «éléments» inscrits dans «sa chair»: des souffrances physiques post-opératoires et ses accouchements. Le corps est également interprété comme une jauge signant des capacités. Pour Claudine, auteur de contes pour enfants de 59 ans, mariée, mère et grand-mère, «tant qu'on pense on écrit, tant qu'on n'a pas les doigts déformés par l'arthrose». Quant à Anne, c'est son corps qui est le grand responsable de la réorientation de ses intérêts pro-

Reconnaissance de soi et rapport au temps dans l'entretien sociologique auprès de femmes de plus de cinquante ans. Temps d'arrêt sur une image identitaire

fessionnels. Anne a 60 ans, habite Paris, est veuve après 25 ans de mariage. Elle est docteur en histoire ancienne, participe à des missions archéologiques au Moyen-Orient, écrit des biographies historiques. Devenir écrivain n'était pas une vocation ancienne pour celle qui fait remarquer au passage qu'elle est passée «chez Pivot». À 37 ans, elle préfère cesser d'être actrice avant de s'entendre dire «tu es encore jeune!», alors qu'elle sent bien que son apparence coïncide de moins en moins avec le physique type de la jeune femme amoureuse. Le passage à l'écriture permet dans son cas de déjouer certains effets du temps inscrits dans la pesanteur corporelle.

Mais le corps demeure, quoique sous une autre forme. Cette caractéristique est plus nettement sensible dans les discours des femmes qui exercent une profession tournée vers la création et qui importent un vocabulaire maternel pour évoquer des activités non maternelles, qu'elles aient ou non été mères. Anne n'a pas eu d'enfants (on ne sait pas pourquoi), mais son vocabulaire est aussi un vocabulaire sexué, qui situe certains aspects du travail professionnel aux frontières de ce qui est vécu et médiatisé par les corps féminins.

Pour Anne, «un livre non publié, c'est un avortement» et, symétriquement, remettre un livre à un éditeur revient à vivre un «retour de couches» ainsi défini: «le gosse est parti, il s'est marié, il va faire sa vie, je ne suis plus responsable de lui». Cette phase lui laisse un sentiment de vide avant qu'elle puisse passer à autre chose. Son discours offre un écho au savoir ethnologique. Comment ne pas songer en l'écoutant aux relevailles ou retour de couches social bien caractérisé par l'anthropologie? Les relevailles forment le temps de sortie d'une période de marge et marquent la réintégration de la femme dont le statut identitaire a été modifié par la maternité. Seconde illustration, si Claudine parle peu de ses activités maternelles en cours d'entretien, elle établit elle aussi des comparaisons significatives. Elle distingue les histoires commandées par l'éditeur sur un thème précis et les histoires «qui viennent spontanément, qu'on porte comme une grossesse, comme un enfant. C'est-à-dire qu'on y pense tout en faisant autre chose». Elle cite en exemple un livre auquel elle a pensé «pendant des mois» tout en faisant «ce qu'il y avait à faire hein, la soupe, le marché, tout, les enfants. Et puis un beau jour c'est venu. Je sentais que ça venait, comme des douleurs d'enfantement». Claudine rédige alors l'histoire «en trois heures, comme ça», mais en solo. Car, explique-t-elle, «on ne veut pas assumer le regard de l'autre tant que le bébé n'est pas prêt. Il y a le côté utérin qui est là, donc faire un travail dans le noir. Seul».

Les débordements du corps maternel et la porosité des expériences tissées dans le temps s'expriment très nettement par la voix de celles qui créent en écrivant. La maternité comme expérience féminine irrigue

plus largement de ses émotions somatisées les expériences non maternelles, que les femmes soient ou non mères. Ce trait social apparaissait déjà dans un autre travail sur l'habit de mariage qui, lorsqu'on l'essaye quand le temps a passé, permet de se mesurer à soi: «la relation à la robe, enveloppe quasi corporelle, reflète ainsi un travail de projection d'une expérience du temps» (Cicchelli-Pugeault, 2000: 28). En interrogeant les perceptions et les altérations corporelles, la réflexivité informe le processus d'identification et de reconnaissance de soi, au risque de s'apercevoir que ce qui était n'est plus, et que ce qui est, c'est un être inconnu. Mais le processus ne fait pas que subir les assauts de corps plus ou moins refoulés, il est aussi contraint par les injonctions qui disent la norme temporelle ici et maintenant, au début du 21^e siècle dans la société française...

Se montrer de son temps : individu et temps sociaux

La culture occidentale valorise la maximisation de l'utilisation du temps (Cassano, 1998). Les femmes sont plaintes pour leurs «doubles journées», mais accèdent aussi au statut d'héroïnes des temps modernes quand on dit que leurs journées sont bien «remplies». Les temps «morts» (*sic*), le temps perdu ou gaspillé sont opposés au temps «plein», qui reste la norme en matière professionnelle malgré les mutations structurelles du marché du travail. Le rapport au temps social a été influencé par l'urbanisation, la mise en circulation de moyens de transports toujours plus rapides, la diffusion encore incomplète des nouvelles technologies de l'information, la remise en question de la frontière entre le travail et les loisirs et la réduction du temps de

travail sur les cinquante dernières années, l'avènement peut-être d'une société du risque (à parer dans l'urgence), la généralisation de la concurrence et la mondialisation dans le champ économique, l'avènement d'une économie de services... Toutes ces mutations ont pesé sur les manières de travailler (à temps complet ou à temps partiel), de plus ou moins travailler parfois (la flexibilité pouvant devenir synonyme de précarisation...) (Sennet, 2004). Pour les femmes interviewées, il n'est pas anodin de revenir sur leur passé et de se définir dans une société individualiste fortement mobile. Les écouter permet aussi de retrouver la trace de grandes mutations en matière familiale et éducative. Regretter d'avoir trop peu étudié ou d'avoir subi de trop nombreux interdits familiaux forme des jugements rétrospectifs qui prennent sens dans leur mise en rapport avec les formes de la démocratisation de l'enseignement (Baudelot et Estabiet, 1992; Duru-Bellat, 2004) et des relations familiales (Singly, 1996; Singly, 2003).

Mais cerner des rapports aux temps individuels ne va pas de soi. En effet, l'entretien fournit aux femmes l'occasion d'explicitier des normes sociales sans nécessairement s'engager plus personnellement dans leur discours. Inscrites dans leur société, certaines reproduisent comme des évidences des représentations sociales qui expriment le rapport légitime au temps. C'est le cas quand est reprise la notion d'«emploi du temps», qui suggère que le temps doit être employé, qu'on doit en avoir des usages qui lui confèrent de la valeur. Les propos d'Alice, l'avocate déjà citée, illustrent bien cette tension: «si j'ai du temps devant moi, je vais l'employer à quoi, est-ce que je ne pourrais pas... Enfin ça, c'est des

questions qu'on se pose tout le temps», dit-elle. Alice dit avoir peu de regrets sur sa vie passée, mais ressentir «un doute permanent» ou au moins récurrent «sur l'usage que je fais de ma vie. Et le bon usage, et le mauvais usage»... Dans le cadre d'interviews, l'intériorisation de la norme sociale peut déboucher sur des exagérations minimisant la place des temps peu valorisés socialement. Dans certains cas, la distance à la norme est assumée, mais assortie d'un commentaire, comme dans le cas de Ghislaine, 54 ans, divorcée puis remariée, institutrice, qui évoque son plaisir de ne rien faire parfois, «aussi bizarre que cela puisse paraître», ajoute-t-elle à l'adresse de l'enquêtrice, comme pour parer une critique. La référence à la norme laisse alors poindre le manque de reconnaissance parfois ressenti, comme dans le cas de cette autre institutrice, Françoise, 50 ans, divorcée, qui élève seule ses trois enfants et qui n'a pas comme d'autres un «épais agenda» et pense que, pour cette raison, les gens ne la «prennent pas très au sérieux». Mais exprimer ses doutes et la manière dont on les a tranchés ne semble pas accessible à tout un chacun. Marie-Hélène est écrivain et, jusqu'à l'âge de 35 ans, elle n'a pas travaillé et le revendique en étant consciente du fait qu'«il y a toute une utilisation du temps liée au travail, au rendement, il faut être battant, dans notre société il faut être actif, plus on est débordé de boulot plus on est considéré». Cette femme est consciente que les hésitations qu'elle aurait pu avoir ne sont pas indépendantes du «regard que la société porte sur les femmes qui ne travaillent pas», regard «très contradictoire d'ailleurs, parce qu'à la fois, on est culpabilisée si on travaille et qu'on laisse ses enfants et

on est culpabilisée si on ne travaille pas pour s'occuper de ses enfants. Comment choisir?». Selon elle, la société doit permettre aux femmes de choisir en pleine liberté de travailler ou de s'occuper de leurs enfants «ou de faire les deux parce que je trouve que c'est aussi tout à fait légitime». Mais dans son cas, ne pas travailler «était un choix réel», d'autant plus réel à ses yeux qu'il impliquait «de vivre avec très peu d'argent», son mari ayant un revenu modeste à l'époque. La reconnaissance de la trajectoire passe ici par la mise en scène tranquille d'un rapport au temps qui ne méconnaît pas la norme, mais parvient à la mettre à distance. Ce discours fait écho au débat sur la place de la femme entre monde maternel (habituellement assimilé à la sphère privée) et monde professionnel (sphère de la production) (Barrère-Maurisson, 2003), sachant que le changement social modifie les conditions d'articulation des temps et transforme toujours plus la question pratique et privée en enjeu politique.

Travaillée par l'activité de la mémoire, le corps et la définition socialement admise du temps, la reconnaissance de soi implique un processus complexe. Dans la suite de cet article, on observera comment elle s'exprime en entretien sous la forme de discours marqués par des expériences individuelles quelque part irréductibles, mais régulièrement structurés à l'appui de formulations voisines: avoir été capable de, avoir accompli, avoir été au bout de...

«Avoir été capable de»: une source de valorisation de soi à mettre en scène

Comme les citations précédentes l'illustrent, le rapport au temps se

Reconnaissance de soi et rapport au temps dans l'entretien sociologique auprès de femmes de plus de cinquante ans. Temps d'arrêt sur une image identitaire

nourrit de sentiments de décalages valorisants ou dévalorisants qui permettent aux acteurs sociaux de se dire qu'ils font ou non ce que les injonctions sociales les invitent à faire. Au croisement des dynamiques sociales et des dynamiques attachées aux biographies individuelles, le sociologue enregistre en entretien la mise en tension et la porosité des distinctions admises entre temps personnel, temps familial et temps professionnel lorsqu'elles s'actualisent dans des expériences vécues. Dans ce récit un peu particulier que forme l'entretien, l'un des modes de résolution de l'expression des tensions propres à la reconnaissance de soi passe par l'énonciation de ce que l'on estime avoir été capable de faire au cours de sa vie, quel que soit le domaine impliqué par l'accomplissement désigné. Dans le cas d'Anne, l'archéologue écrivain, l'autovalorisation source de reconnaissance renvoie notamment à la capacité de boucler un ouvrage. Il s'agit moins de laisser une trace matérielle d'elle grâce au livre que de pouvoir se dire : «pour moi, j'ai été au bout de mon accouchement». Et quand l'enquêtrice lui demande s'il y a un livre qui a plus compté à ses yeux, elle répond sans hésiter : «le premier forcément», celui qui l'a fait passer dans

le monde de l'édition. On se souvient que la publication signe pour cette femme qui n'a pas été mère la séparation mère-enfant, le cordon ombilical coupé. En recourant à la métaphore de l'accouchement et en valorisant son premier livre, Anne désigne de nouveau des étapes ritualisées du cours de vie féminin.

L'expérience narrée par Anne parle d'un changement statutaire qui affecte l'auteur primipare et devient rétrospectivement un puissant support identificatoire. Elle illustre plus largement une manière de s'identifier à l'appui d'une relecture instantanée de sa vie face à un enquêteur auquel sont livrées des interprétations de sentiments et d'actions, les siennes mais aussi celles de ceux qui ont croisé nos vies en influençant nos manières subjectives de nous voir. Dans le cadre d'un récit par soi pour soi, mais aussi devant et pour autrui, chacun cherche alors de manière relativement probable à se présenter «capable» de certains accomplissements» (ré)évalués par le truchement de la rétrospection (Ricoeur, *ibid.* : 109), quitte parfois à faire part des doutes que l'on a pu avoir à ce sujet. L'écrivain Marie-Hélène trouvait «extrêmement important» de s'occuper de ses jeunes enfants, même s'il y avait des moments où, dit-elle, «j'avais l'impression de ne pas accomplir tout à fait ce que j'aurais pu accomplir». La reconnaissance de soi et le sentiment d'accomplissement qui la soutient sont cependant étroitement conditionnés par les orientations de vie individuelles, par ce que Ricoeur nomme un «ancrage de la visée du bonheur dans des activités qui composent la tâche de l'homme en tant que telle, la tâche nôtre» (*ibid.* : 127). On comprend dès lors que les discours recueillis glissent aussi aisément dans un

registre moralisant. Car si manifester des capacités est estimé valorisant, ne pas le faire risque de signifier qu'on les a gâchées, qu'on n'a pas été capable de les transformer en activités gratifiantes.

C'est du moins ce que suggère Alice, l'avocate, lorsqu'elle mobilise la parabole évangélique des talents tout en soulignant qu'elle réagit en non-croyante : «qu'est-ce qui sera jugé au jour du jugement dernier, si je vous donne trois talents et que vous m'en rendez quatre ? Vous n'aurez pas perdu ce que Dieu vous a donné. En fonction des possibilités qu'un être humain a en soi, il a le devoir de les mettre en valeur dans la vie, il a le devoir vis-à-vis de lui-même et de ceux qui l'entourent. Le seul vrai péché, j'ai pas la foi mais, euh, ce serait pour moi de gâcher les possibilités qu'on a en soi, c'est à dire qu'on a laissé le temps filer sans essayer de toujours faire mieux». Le rapport au temps individuel est indissociable d'un jugement moral porté sur le vécu personnel du temps en fonction d'objectifs de vie qui cadrent les expériences et permettent de les rendre significatives à ses propres yeux (Taylor, 1997) et, dans le cadre spécifique de l'entretien, aux yeux d'un enquêteur de passage. Le sentiment de contentement que suppose la reconnaissance de soi renvoie ainsi à une attitude volontaire. Le cas de Marie-Hélène le montre bien. Si elle s'estime «privéligée», c'est parce qu'elle ressent une «impression d'unification entre vie privée et vie professionnelle» également soutenue par ses valeurs religieuses, qu'elle retrouve parmi ses collègues d'une maison d'édition catholique. Mais à ses yeux, «la chance on la construit aussi», par ses choix de vie. Et ce qu'elle cherche à démontrer à l'enquêtrice tout au long

de l'entretien, c'est qu'à plusieurs moments de sa vie, elle a fait des choix de vie qu'elle considère personnels et qui lui ont permis de donner un sens à ses activités.

Seul face au discours recueilli, le sociologue est confronté à la rude tâche d'interprétation. Si, dans le cadre contemporain, il ne saurait se montrer trop surpris d'enregistrer des attestations de capacités, il lui reste à interroger ces dernières en se demandant sérieusement comment leur locuteur les a pondérées. Dans notre enquête, la femme cherche-t-elle seulement à emporter la conviction de l'enquêteur dans le cadre d'un classique jeu de face-à-face dont l'un des enjeux consiste de fait à ne pas perdre la face ? Cherche-t-elle avant tout à se convaincre elle-même qu'elle a été capable d'œuvrer, d'une façon ou d'une autre, dans une société où l'action est un puissant régulateur de la valeur sociale ? Les deux attitudes entrent sans doute en ligne de compte. Ce qui ne signifie pas que les individus proposent aux enquêteurs des discours parfaitement conformistes, ainsi qu'on va le voir.

Avoir été capable de faire les choses à son rythme : une forme de résistance aux normes sociales

Les femmes tendent à rappeler dans leurs discours sur le temps les normes qui l'organisent socialement, au risque de les naturaliser. Dans certains cas, elles expriment aussi la manière dont elles pensent avoir été capables de faire des choses à leur propre rythme. Ce fut le cas de Marie-Hélène, qui relève plutôt des strates privilégiées de la société sur le double plan économique et culturel : or on sait que les groupes sociaux correspondants ne

conçoivent pas leur vie comme un destin où tout serait programmé d'avance et dans un ordre précis. Mais cette attitude n'est pas nécessairement réservée aux femmes relevant de l'élite sociale. Travaillant, rappelons-le, à temps partiel dans un collège public, Monique pose très distinctement le problème du «rythme de vie» qu'il faut trouver. «Est-il facile de trouver son rythme», relance l'enquêteur ? «En fait, soutient-elle, ça dépend si la manière dont tu t'organises, c'est toi qui l'a voulue. Moi j'ai choisi de travailler à temps partiel, donc mon rythme je l'ai trouvé par motivation. Si on m'avait imposé ce type de travail, alors je ne sais pas si j'aurais trouvé facilement mon rythme.» Si Monique se déclare aujourd'hui satisfaite, c'est qu'elle pense «avoir pris le temps» pour ceux qui l'entourent dans sa vie familiale et qu'elle a le sentiment d'avoir fait des choix de vie. Un passage de son entretien est éclairant à cet égard. «Quand j'étais jeune, dit-elle, et surtout pour une femme, le fait de travailler représentait tout un symbole. J'ai commencé à travailler à l'âge de 19 ans. C'était dans une fabrique de lingerie et là, les journées de travail étaient pénibles, mais je dois dire que dans la cité, quand on savait parmi les femmes qui étaient celles qui travaillaient, alors on nous regardait autrement. Les hommes eux, je crois, nous estimaient, mais ils ne devaient pas le montrer. Vis-à-vis des autres, c'est sûr que je me sentais valorisée. Je me souviens qu'avec les copines, on sortait au bal et on disait aux garçons que nous on travaillait et alors eux ils ne savaient pas comment réagir. Mais ils se disaient que nous étions de vraies femmes avec du caractère et tout ça.» Dans cette phase de sa vie revue à l'aune d'une trajectoire, Monique identifie la reconnais-

sance sociale dont elle pouvait bénéficier en tant que femme exerçant une activité professionnelle, en tant qu'ouvrière du secteur textile. Pourtant, elle ne réussissait pas à en retirer un plein sentiment d'accomplissement et de reconnaissance de soi par soi. Certes, ajoute-t-elle, «on rigolait beaucoup, mais c'était pas facile tous les jours. À la maison il fallait aussi travailler au ménage et aux corvées. Bon, je ne vais pas vous refaire tout le tableau, mais quand j'y repense, je crois que le travail ne donne pas de valeur pour soi». La démonstration de Monique face à l'enquêteur consiste ainsi à mettre en scène en y «repensant» le sentiment contradictoire qui l'animait alors selon elle. D'un côté, elle se sentait reconnue par autrui et satisfaite de bénéficier d'une indépendance économique, même si «la paye n'était pas grande». Mais d'un autre côté, ajoute-t-elle, «je ne me sentais pas valorisée pour autant. Je me sentais fatiguée en fait [rire]». Monique se sentait capable de travailler, mais ne parvenait pas sous la forme du travail à plein temps à en tirer une ressource de reconnaissance pour soi. Le passé est, dans la suite de l'entretien, opposé au temps présent : «Maintenant que j'ai trouvé mon rythme, je me sens plus libre et plus valorisée en fait. Je trouve que maintenant, j'ai une valeur pour moi, enfin que mon travail à temps partiel me permet de me valoriser. Par contre, face au monde du travail, le temps partiel n'est pas toujours bien perçu. Mais à mon âge, je cherche surtout l'épanouissement et je crois avoir la vie qu'il faut. J'ai commencé le temps partiel en me moquant un peu de ce qu'on pouvait en penser». Son mari travaillant à temps plein, elle pouvait se le permettre, dit-elle.

Le discours de Monique offre une bonne illustration des tensions propres aux jeux de reconnaissance

Reconnaissance de soi et rapport au temps dans l'entretien sociologique auprès de femmes de plus de cinquante ans. Temps d'arrêt sur une image identitaire

analyse en termes de résistance à la norme établie.

Je suis, j'étais, je serai ou je serais : le soi à temporalité variable

Il a été essentiellement question des soubassements passés et présents du rapport au temps. Avant de conclure, complétons cet aperçu des conjugaisons identitaires. Dans les récits, la présentation de soi s'appuie sur la référence à plusieurs temps et la mobilisation de temps de conjugaison distincts pour dire le temps passé et sa révision, le présent, mais également le futur. Nous vivons dans une société où, de fait, «le soi représente pour chacun d'entre nous un authentique projet réflexif, au sens d'une interrogation plus ou moins ininterrompue de son passé, de son présent et de son futur propres» (Giddens, 2004). L'ampleur temporelle de la reconnaissance de soi se fonde en effet «à la fois sur une histoire de vie et sur les engagements d'avenir de longue durée» (Ricoeur, *ibid.*: 187-188), sur la mémoire du passé et les promesses de l'avenir. La porosité des temps s'exprime diversement, passé, présent et futur occupant des portions relatives d'un entretien selon leur valorisation subjective du point de vue de la locutrice. Le discours de Simone ne fournit ici qu'un exemple pour explorer ces mises en scène du temps. Le rapport au temps s'y nourrit d'un retour douloureux sur son passé, de la présentation d'un présent subi et de celle d'un futur espéré mais improbable.

Simone a 50 ans, elle est agent d'entretien à mi-temps depuis trois ans, elle travaille six jours sur sept de 6 h à 9 h du matin. Elle est veuve depuis un an et est mère de deux

enfants, une fille de 22 ans, étudiante dans un IUP, et un fils de 16 ans, qui prépare un BEP et réside encore chez sa mère. Simone a vécu jusqu'à 19 ans en Martinique où son père était mécanicien et sa mère au foyer. L'expérience de Simone n'est pas relatée sans ambivalence puisque, d'un côté, la trajectoire suivie est dénoncée, mais d'un autre côté, elle n'est pas non plus reniée, dans la mesure où des êtres chers sont impliqués dans l'histoire. Simone confie à l'enquêtrice ses regrets sur des études arrêtées trop vite, l'activité professionnelle qu'elle a dû interrompre, sa dépendance vis-à-vis de ses parents d'abord, de son époux ensuite. Elle arrête ses études en seconde et travaille six années à temps complet dans une agence d'assurance avant de se marier à 24 ans et de vivre entre la France, le Brésil et le Portugal, du fait des obligations professionnelles de son mari, qui travaille pour une ambassade. De ce fait, Simone n'a jamais pu avoir un emploi fixe, elle a même dû abandonner celui qui lui plaisait quand son époux fut muté au Brésil. Ne pas avoir été active pendant une vingtaine d'années forme, dit-elle, «un trou» qu'elle essaie de combler en travaillant le plus possible, quitte à être agent d'entretien, ce qu'elle ne souhaitait pas, et à œuvrer à temps partiel, ce qu'elle n'a pas choisi, mais, à presque 50 ans, ce fut pour elle la seule opportunité qui se présenta. Confrontée à son futur, Simone déclare cependant continuer de chercher un travail «normal», à temps plein. Elle veut demeurer active le plus longtemps possible, pour compenser les années d'inactivité professionnelle d'une part, mais sans doute aussi pour continuer d'obéir aux injonctions maternelles dont elle reste prisonnière et qu'elle

et d'identification de soi. Quand Françoise, l'institutrice, doute d'elle parce qu'elle n'a pas d'agenda, Monique met en avant sa détermination personnelle face aux modèles sociaux et présente son choix comme le garant d'une valorisation de soi par soi. Cette attitude peut-elle pour autant être qualifiée de stratégique? Il convient de répondre prudemment. D'une part, parce que, comme elle le souligne elle-même, ce choix du travail à temps partiel fut volontaire, non imposé et malgré tout possible du fait de l'aisance relative mais objective de son ménage. D'autre part, parce que, ainsi qu'on l'a vu plus haut, Monique ne regrette rien rétrospectivement, elle dit «Ouf!» et se sent «fière» aujourd'hui de sa trajectoire, mais elle évoque sa jeunesse comme un temps où elle ne se rendait pas compte des implications de sa pratique d'emploi: cela invite donc à relativiser partiellement son discours en termes de choix conscient d'avoir travaillé à son rythme. Il n'en reste pas moins que son exemple, dans ses effets objectifs (être à contre-courant de la norme de travail socialement définie), mais également dans la manière dont il est revendiqué à la première personne, peut faire l'objet d'une

reproduit, vis-à-vis d'elle-même comme de ses enfants. Elle vient d'une famille où «il ne fallait pas être oisif» et où tout était planifié, des occupations quotidiennes aux vacances. Aujourd'hui, Simone agit de même, en programmant tout, jusqu'au shampoing dominical à 14h pile parce que, justifie Simone à l'enquêtrice qui relance, «je suis programmée comme ça». Le temps libre de Simone est occupé par des tâches ménagères, secondairement par des appels téléphoniques à ses sœurs ou de la lecture. Dépendante de sa mère puis de son époux, déposée de sa vie active à l'âge adulte, Simone déclare finalement «survivre» grâce à ses souvenirs et souffrir du regard des personnes qui la connaissent de longue date et jugent négativement son activité actuelle. Elle souffre beaucoup, mais ce qui caractérise aussi son discours, c'est son indulgence vis-à-vis de ceux qui ont décidé de sa vie pour elle: ses parents, sa mère surtout, par ses interdits et ses punitions, et son mari. Tout se passe comme si son sentiment de «survivre» ne pouvait justifier jusqu'au bout la dénonciation de ce passé non accepté, auquel elle s'est certes soumise par amour de son conjoint et de ses enfants, mais en renonçant à ses propres motivations. Simone ne parvient pas à dire qu'elle ne referait pas la même chose, alors que son récit est bien celui d'une forme de désespoir qui pousse la femme à compenser par son labeur présent les années d'inactivité professionnelle, emplies de dévouement consenti à l'extrême. En fin d'entretien, Simone dira à l'enquêtrice qu'elle a «vidé son sac». Elle reconnaît avoir livré des informations que sa propre famille ignore. Elle reconnaît aussi avoir failli annuler l'entretien, inquiète justement

d'avoir à se livrer à une personne étrangère.

Au-delà de ses accents tristes, l'entretien de Simone est exemplaire car il révèle assez bien certains traits du processus de reconnaissance à l'œuvre dans une interaction contrôlée par un enquêteur. Le cadre défini par le travail d'enquête organise de manière générale l'expression identitaire. Dans certains cas, il semble même conditionner une expression plus ou moins censurée dans les rapports sociaux quotidiens, pour mieux dissimuler des sentiments de honte et de désespoir. La notion de désespoir est importante ici, car elle engage une conception du futur, un futur écartelé entre la définition d'un idéal (par exemple trouver un emploi à temps complet) et la conscience de l'improbabilité de la réalisation de cet espoir. La personne peine alors à mobiliser le temps de conjugaison qui supporte ordinairement les projets de vie. Parler au futur n'est pas donné à tout le monde. Dans certaines situations, l'entretien conditionne l'expression. Il conditionne alors également la mobilisation privilégiée de certains temps de conjugaison: le passé et le présent, à l'exclusion relative du futur et à l'appui relatif du conditionnel, qui peut aider à se présenter sous un jour favorable. Ce qu'énonce Simone, ce n'est pas qu'elle travaillera comme elle le souhaite, c'est que si elle le pouvait, elle travaillerait à temps complet...

En France, les rapports au temps valorisés socialement et les préférences personnelles se concurrencent de manière inédite dans une société traversée par l'individualisation des comportements et les revendications d'épanouissement. Les tensions nées d'exigences souvent contradictoires

font naître des sentiments de décalage, les femmes rencontrées dans le contexte de notre enquête y répondant par des tentatives d'ajustement de leurs pratiques, jusque dans le cadre d'un entretien ressource de reconnaissance de soi. L'entrevue cadre en ce sens la projection d'une image identitaire dynamique à l'adresse de ce singulier autrui significatif qu'est l'enquêteur. Au sociologue d'en prendre sérieusement acte pour tenir compte de la dimension dialogique de la narration en cernant le statut de la parole recueillie pour mieux l'interpréter. Le matériau qualitatif brut se présente comme une laine qu'il faut laver, carder, filer avant de la tisser pour, enfin, isoler une trame identitaire qui interprète le sens d'un récit personnel, historiquement et socialement situé.

Catherine Cicchelli-Pugeault
Sociologie, Université René
Descartes, Paris V
Centre de recherches sur les liens
sociaux (CERLIS, Paris V/CNRS)

Notes

¹ Cette enquête qualitative a été réalisée dans le cadre d'un enseignement de licence de sociologie à l'Université René Descartes. Nous remercions chaleureusement les étudiants de la promotion 2000 pour leur investissement dans cette recherche. Seuls les entretiens réalisés auprès de femmes ont été retenus dans le cadre de ce travail. Ils forment un sous-échantillon de près de vingt-cinq cas.

² Sans prétendre s'appuyer sur des récits de vie, l'enquête mobilise l'entretien comme un récit ou encore comme «une forme narrative» (Bertaux, 1997). La consigne produite par l'enquêteur invitait très clairement la personne enquêtée à se raconter.

Reconnaissance de soi et rapport au temps dans l'entretien sociologique auprès de femmes de plus de cinquante ans. Temps d'arrêt sur une image identitaire

FERRAND, Michèle. 2004. *Féminin masculin*. Paris, La Découverte.

GIDDENS, Anthony. 2004. *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*. Le Rouergue/Chambon.

KNIBIEHLER, Yvonne. 1997. *La révolution maternelle. Femmes, maternité, citoyenneté de 1945 à nos jours*. Paris, Perrin.

KOSELLECK, Reinhart. 1990. *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*. Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.

HALBWACHS, Maurice. 1994. *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris, Albin Michel.

MARUANI, Margaret. 2000. *Travail et emploi des femmes*. Paris, La Découverte.

PRONOVOST, Gilles. 1996. *Sociologie du temps*. Bruxelles, De Boeck Université.

RICOEUR, Paul. 2004. *Parcours de la reconnaissance. Trois études*. Paris, Stock.

SCHWARTZ, Olivier. 1990. *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*. Paris, PUF.

SENNET, Richard. 2004. *Le travail sans qualités. Les conséquences humaines de la flexibilité*. Paris, 10/18.

SINGLY, François de. 2003. *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*. Paris, Armand Colin.

SINGLY, François de. 1996. *Le soi, le couple et la famille*. Paris, Nathan.

STRAUSS, Anselm L. 1992. *Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme*. Paris, Éditions Métailié.

TAYLOR, Charles. 1997. *La liberté des modernes*. Paris, PUF.

YONNET, Paul. 1999. *Travail, loisir. Temps libre et lien social*. Paris, Gallimard.

Bibliographie

ATTIAS-DONFUT, Claudine. 1988. *Sociologie des générations. L'empreinte du temps*. Paris, PUF.

BARRÈRE-MAURISSON, Marie-Agnès. 2003. *Travail, famille: le nouveau contrat*. Paris, Gallimard.

BATTAGLIOLA, Françoise. 2000. *Histoire du travail des femmes*. Paris, La Découverte.

BAUDELLOT, Christian, et Roger ESTABLET. 1992. *Allez les filles*. Paris, Seuil.

BERTAUX, Daniel. 1997. *Les récits de vie*. Paris, Nathan.

BLÖSS, Thierry, et Alain FRICKEY. 1996. *La femme dans la société française*. Paris, PUF.

BOURDIEU, Pierre. 1986. «L'illusion biographique», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63: 69-72.

CASSANO, Franco. 1998. *La pensée méridienne*. Paris, Éditions de l'Aube.

CICCHELLI-PUGEAULT, Catherine. 2000. «Le devenir des robes et des photographies de mariage», *Dialogue*, 148: 21-35.

COENEN-HUTHER, Josette. 1994. *La mémoire familiale*. Paris, L'Harmattan.

DURU-BELLAT, Marie. 2004. *L'école des filles. Quelle formation pour quels rôles sociaux?* Paris, L'Harmattan.